

simplement à un sentiment de piété intellectuelle dont ils seraient très heureux qu'il fût imité par d'autres. Ils auront eu le tout petit mérite — c'en est un pourtant — d'être les premiers, et la joie d'avoir vu, grâce aux polémiques des ennemis de leurs idées, reproduite partout cette phrase du testament de l'auteur de *la Cité antique* : « Je désire un service conforme à l'usage des Français, c'est-à-dire un service à l'église. Je ne suis, à la vérité, ni croyant ni pratiquant, mais je dois me souvenir que je suis né dans la religion catholique. Le patriotisme exige que, si l'on ne pense pas comme les ancêtres, on respecte au moins ce qu'ils ont pensé. » Quand cette réunion n'aurait eu comme résultat que de populariser, par ce temps de fanatisme et de persécution, ces hautes et sages paroles, si nationales, si humaines, ceux qui l'ont organisée peuvent se rendre la justice qu'ils ont bien servi aujourd'hui la pensée de cet ennemi des guerres civiles, — il faut rappeler ce mot qu'il a tant répété, — de cet excellent Français que fut M. Fustel de Coulanges.

Croyez, monsieur et honoré confrère, à mes meilleurs sentiments.

Mars 1905.

VIII

L'ERREUR DE TOLSTOÏ (1)

Le célèbre écrivain russe qui vient de mourir eut trop de génie, il occupait dans l'opinion contemporaine une place trop haute pour qu'un bref essai suffise à poser en pied sa complexe et puissante personnalité. Je voudrais aujourd'hui en marquer seulement quelques traits. Cette longue existence de plus de quatre-vingts ans paraît, au premier regard, se diviser en deux périodes contradictoires : celle du romancier et celle de l'apôtre. A étudier de plus près Tolstoï, on reconnaît que cette contradiction fut une logique. *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, ces maîtres livres de sa maturité, annonçaient déjà, par leur seule technique, le profond déséquilibre qui devait aboutir au tragique avortement intellectuel de ses vingt-cinq

(1) A l'occasion de sa mort.

dernières années. J'essaierai de dire pourquoi et de dégager l'enseignement contenu dans cette lamentable fin d'un artiste aussi grand qu'incomplet.

I

Quand Maupassant était tout jeune, — il me l'a raconté souvent, — Flaubert le soumettait à cette humble discipline : considérer un objet quelconque jusqu'à ce qu'il en perçût l'individualité irréductible. « Il y a en ce moment plusieurs cochers de fiacre à la station du coin de la rue, » lui disait-il. « Pas un ne ressemble aux autres. Descends. Tu vas les étudier. Tu m'apporteras cent lignes où chacun d'eux soit caractérisé. » Je n'ai jamais lu une page de Tolstoï sans me rappeler cette anecdote. C'est la définition même de son talent et de sa facture. Personne n'a possédé à un plus haut degré le don d'immobiliser devant soi une physionomie, une attitude, un paysage, puis de dégager le détail significatif et singulier, celui qui ne permet la confusion avec aucune autre physionomie, aucune autre attitude, aucun autre paysage. Ce pouvoir s'étendait du monde extérieur au monde intérieur. Les moindres sentiments des personnages dont Tolstoï raconte l'histoire sont saisis et précisés avec une incomparable en-

tente de la nuance et de la spécialité. Il ne distingue pas seulement un homme d'un autre homme, si analogues soient-ils, il le distingue de lui-même. De même qu'il n'y a pas deux feuilles identiques dans une forêt, il n'y a pas deux émotions identiques dans un même cœur. Tolstoï arrive à noter cette diversité, à la rendre perceptible. Ce sens et ce souci de l'individuel donnent aux scènes auxquelles il nous fait assister une véritable présence. Bezouchof, le prince André, Natacha, Levine, Anna, Vronsky, sont là, dans la chambre. Nous n'y croyons pas. Nous les voyons. Si l'art d'écrire consistait uniquement dans l'évocation, Tolstoï n'aurait pas de rivaux. Il suffit de le comparer à d'autres maîtres, un Balzac, un Molière, un Shakespeare, pour reconnaître qu'il lui manque une autre qualité, sans laquelle il n'est pas de chef-d'œuvre accompli. Cette qualité, la rhétorique classique la nommait d'un terme bien modeste : la composition. Le *Ménage de garçon*, *Tartufe*, *Hamlet*, — je cite au hasard, — sont composés. Ils représentent des types d'art très différents. Un caractère leur est commun : ils ont un milieu, un commencement, une fin, un point de vue. Rappelez-vous, par contraste, *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, ces récits qui pourraient continuer indéfiniment, où les incidents se succèdent comme les images dans un cinématographe, sans progression, sans perspective, sans plan général, ces tableaux déroulés sous une même lumière qui en détache le moindre relief, ces scènes toutes égales en im-

portance. Vous vous rendrez compte qu'avec toute sa force Tolstoï n'est encore qu'un génie informe et inachevé, comme ces ébauches de Michel-Ange, dont Georges Lafenestre, dans un poème trop peu connu, a célébré la beauté mutilée :

Au fond du bloc, taillé brusquement comme un arbre,
On devine, râlant sous son manteau de marbre,
Le géant qu'il recouvre et ses membres tordus...

C'est que la composition n'est pas seulement une qualité littéraire. Elle est une vertu de l'esprit. Que dis-je? elle est l'esprit même. Elle est tout simplement le don de situer ses impressions, de les classer, de les penser. Parmi les phénomènes humains que le romancier ou le dramaturge a pu observer, les uns étaient fugitifs et secondaires, les autres essentiels. Il y a, dans la réalité, une subordination des faits, une échelle des valeurs entre les passions, comme entre les êtres. Composer, c'est reconnaître cette subordination. Nous ne sommes pas ici dans l'artifice. Nous nous conformons à la nature. J'ai souvent entendu dire que l'incohérence d'un livre comme *Guerre et Paix* reproduisait merveilleusement l'incohérence de la vie. Ce sophisme ne résiste pas à la réflexion. La vie n'est incohérente que pour les intelligences incapables de démêler les causes. Elle est, au contraire, intimement et profondément logique pour qui sait voir ces causes, et le grand art littéraire consiste à montrer cette nécessité intérieure, l'ordre secret sous l'apparente anarchie des événements

Tolstoï ne semble pas s'être douté de cette vérité. Quand il l'a rencontrée, mise en pratique, par exemple dans les livres de son admirable compatriote Tourgueniev, il a crié à la convention. Il n'a pas soupçonné que la convention réside, au contraire, dans cet impressionnisme à outrance, dont il nous a laissé des modèles épiques. J'en trouve la preuve dans cette absence de figures et d'aventures centrales qui est une des habitudes de son esthétique. Entre parenthèses, Flaubert est tombé dans la même erreur quand il a écrit *l'Education sentimentale*. Rien de plus factice et qui soit plus contraire à ce qui se passe dans la réalité. Cette réalité ne peut être montrée que si elle est connue. Elle n'est connue que si elle l'est par quelqu'un. Elle ne se présente donc jamais que considérée à un point de vue. Je répète le mot. Il exprime avec netteté la loi de tout rapport entre les choses et l'esprit. Pour avoir méconnu cette vérité, Tolstoï n'a pas monté dans la sphère des génies supérieurs. Melchior de Vogüé, qui le goûtait tant, a dit du plus étonnant de ces livres : « *Guerre et Paix* n'est pas un roman, c'est une *Somme*, la somme des observations de l'auteur sur tout le spectacle humain... » Traduisez cette phrase si heureuse : elle signifie que l'auteur de ce colossal et chaotique ouvrage y a jeté pêle-mêle, dans une intrigue mal conduite, sans avoir su les mettre au point, un énorme amas de documents, ramassés par une sensibilité d'une acuité merveilleuse, retenus par une mémoire d'une extraordi-

naire précision, avivés, animés par l'imagination la plus puissante. Ce sont les matériaux précieux d'un grandiose édifice. L'édifice n'est pas construit.

II

La facture seule de ces ouvrages révélait donc, dans le Tolstoï des meilleures années, une disproportion entre la puissance d'observer et celle d'interpréter ses observations. Taine avait une expression pour définir les esprits vraiment philosophiques. « Ce sont ceux qui voient les génératrices, » disait-il. Tout dans l'univers sentimental et moral, comme dans l'univers physiologique, est conditionné. Il y a un déterminisme de nos émotions et de nos actions, comme il y en a un de notre innervation et de notre circulation. Cette doctrine, évidente pour quiconque a fait un peu de psychologie scientifique, ne diminue pas les notions de liberté et de responsabilité. Elle les précise. Nous sommes libres, à chaque minute, de choisir entre de très petites volitions. Ces choix, indéfiniment répétés, s'additionnent et créent en nous des habitudes bonnes ou mauvaises. Chacun de nos actes est donc conditionné par notre passé. D'autre part, ce passé lui-même est conditionné par deux autres éléments : le passé de nos parents

ou notre hérédité; le passé de la classe à laquelle nous appartenons ou notre milieu. Ces deux facteurs sont eux-même conditionnés par un passé plus large, par un milieu plus vaste, et c'est la nation, — elle-même conditionnée par la race. Une formule résume toutes ces hiérarchies : l'individu est fonction de la société. C'est à cette conclusion qu'aboutissent les génies comme Balzac, comme Molière, comme Scott, comme George Eliot, — je cite de nouveau au hasard, — qui ont eu le sens des causes. Tolstoï, lui, n'avait ce sens à aucun degré. Cette lacune de son génie était reconnaissable au manque total d'ordre qui dépare ses plus beaux romans. Ce qui n'était qu'un défaut intellectuel devait faire sa perte dans la crise qui marqua pour lui les environs de la cinquantième année. Il a raconté lui-même, avec cette franchise qui donne un tel accent à toutes les lignes échappées de son être le plus intime, comment il s'était réveillé un jour, épouvanté de sa propre âme : « J'ai vécu dans le monde cinquante-cinq ans. Mettez à part les années de l'enfance. J'ai vécu trente-cinq ans nihiliste, au sens propre du mot, non pas socialiste et révolutionnaire, suivant la signification déterminée où l'on prend ce mot, mais nihiliste, c'est-à-dire *vide de toute foi*. » Cet état d'étonnement attristé devant le résidu laissé en nous sur le tard de nos jours, par les vaines agitations de ce « monde qui passe », — qui a pu commencer de vieillir et ne pas en connaître l'amertume? Musset en a donné une description

anticipée d'une poignante éloquence dans ses *Vœux stériles* :

L'homme, soudain, rencontre une source limpide.

Il s'arrête, il se penche, il y voit un vieillard.

Que me dirai-je alors, quand j'aurai fait mes peines?...

Chez nous autres Occidentaux, ce frisson de remords devant la vie mal dépensée passe le plus souvent bien vite. Tolstoï était un Russe. Il appartenait à cette étrange race qui semble avoir le goût de la douleur, tant elle est capable de prolonger les impressions cruelles, de les approfondir, de les renouveler, de les exaspérer. Il portait en lui des atavismes d'impressions mystiques que les dissipations de sa jeunesse, les travaux de son âge mûr, le bonheur même de son mariage avaient trompés sans les assouvir. Dès l'instant où il se fut prononcé distinctement ces mots, en réalisant leur horreur : *Vide de toute foi*, il lui fut impossible de ne pas tendre les énergies de sa nature à combler ce gouffre de néant qu'il sentait là, ouvert dans son cœur, impossible de ne pas la chercher, cette Foi, devenue du coup le plus impérieux besoin de ce cœur, comme elle en avait été le plus méconnu.

C'est ici que nous pouvons saisir le point où le Tolstoï de la seconde époque se relie au Tolstoï de la première. Le vigoureux artiste de *Guerre et Paix* n'avait jamais connu les personnages qu'il peignait avec une telle saillie qu'à l'état d'actualité, si l'on peut dire. Leurs états d'âme lui étaient toujours apparus comme des réalités concrètes et

complètes, jamais comme des résultats. Il ne les avait jamais conçus dans leurs antécédents, dans leurs conditions. Ce talent d'individualiser, que je signalais tout à l'heure comme le don supérieur de son intelligence, avait fini par ne plus laisser de place en lui au pouvoir de généraliser. Imaginez un tel homme en proie à une violente crise morale. Il n'en concevra la solution qu'individualiste. C'est dans son for individuel qu'il rentrera pour en faire jaillir cette foi qui lui manque. C'est à sa conscience individuelle, à elle seulement, qu'il demandera le mot sauveur. Il ne se dira pas que cet appétit d'idéal et de certitude dont il souffre lui a été transmis par des ancêtres, qui l'ont eux-mêmes satisfait par la religion. Qu'il vienne de *relegere* et qu'il porte en lui l'idée de *recueil*, ou de *religare*, et qu'il signifie *réunion*, ce mot implique la tradition, le renoncement au sens propre, l'adhésion du jugement individuel à un jugement collectif. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de religion sans Eglise. C'est la loi même de ce phénomène qu'il soit grégaire. Parler de religion individuelle, c'est parler d'un cercle carré. Les trente dernières années de l'existence de Tolstoï se sont passées à tourner et à retourner dans la fièvre et la révolte, dans l'espoir et le désespoir, dans l'enthousiasme et dans l'impuissance, cet insoluble problème.

Suivez dans ses ouvrages : *Ma Religion*, la *Sonate à Kreutzer*, *Qu'est-ce que l'art?* la *Puissance des Ténèbres*, la tragédie de cette impuissante recherche. Il a cru trouver la parole de vie dans

l'Évangile. Il y est allé directement. Il n'a pas pris garde non plus aux conditions où s'est élaboré ce livre : le Christ n'a pas donné l'Évangile au monde, il lui a donné l'Église. Tolstoï a prétendu le traduire, ce livre, hors de toute Église, à la lueur de la conscience individuelle, et qu'y a-t-il trouvé? Une doctrine qui est la négation de toute société, de toute tradition, de toute science, de tout art, le plus redoutable enseignement d'anarchie. Pourquoi? Dans la pénétrante étude que j'ai déjà citée, Vogüé l'a expliqué par une seule citation : « Pendant longtemps je ne pus me faire à cette idée étrange qu'après dix-huit siècles durant lesquels la foi chrétienne a été confessée par des milliards d'hommes, après que des milliers de gens ont consacré leur vie à l'étude de cette foi, il m'était donné de découvrir la loi du Christ comme une chose nouvelle. Mais, si étrange que ce fût, c'était ainsi. » Reconnaissez-vous le terrible délire d'orgueil auquel aboutit inévitablement l'appel à la conscience individuelle! Si nous sommes les juges absolus des dogmes, les juges absolus de la morale, les juges absolus des lois de la société, que faisons-nous d'autre que de nous appliquer l'antique promesse de séduction et de péché : « *Et eritis sicut Dii, scientes bonum et malum* »? Pour avoir voulu chercher la Foi où elle n'est pas, où elle ne peut pas être, dans la Raison superbe et solitaire, Tolstoï rencontre précisément le mal qu'il s'acharne à fuir : cet égotisme sensuel et mondain hier, aujourd'hui mystique et

délibérément sauvage. Mais c'est toujours l'égotisme, et la preuve en est dans l'inquiétude où se sont consumés ses derniers jours. Tant de bonne volonté et si peu de paix, si peu de cette lumière sereine dont rayonnent, à l'approche de la mort, les âmes qui se sentent en communion avec l'éternelle vérité! Cette fuite hors de la maison familiale, à la veille de l'agonie, cette suprême angoisse promenée sur les routes glacées à la recherche d'un suprême asile, quel symbole! En lisant ces sinistres détails, je me rappelais, comme si la chose datait d'hier, Tourgueniev parlant de Tolstoï, dans le salon de Taine, qui habitait en face de Saint-Thomas-d'Aquin une maison aujourd'hui démolie. C'était la première fois que j'entendais ce nom, alors inconnu chez nous. L'auteur de *Pères et Enfants* nous analysait, avec la plus chaude générosité d'artiste, les magnificences de *Guerre et Paix*. Je crois l'entendre nous citant un passage où Tolstoï, pour donner la sensation de la nuit à la campagne, montre un oiseau s'envolant, et l'on entend dans le silence le bruit que font en se touchant les pointes de ses ailes. C'est une phrase de Tourgueniev, de ce noble rival méconnu, que je voudrais poser, comme une couronne, sur la tombe du grand tourmenté d'Yasnaïa-Poliana. Ah! l'émouvante et triste phrase, si humaine, si pitoyable, et qui termine un récit profondément, intensément Russe : « Paix à ton âme, pauvre être incompréhensible! »